

LES SEPT « P » DE LA VIOLENCE MASCULINE

Michael Kaufman
www.michaelkaufman.com

Pendant un instant, mon regard quitte les participants au séminaire et vogue vers les sommets de l'Himalaya au nord de Katmandou, que l'on voit à travers les fenêtres du petit local de conférence. Je suis là pour diriger un séminaire largement rendu possible par le travail remarquable effectué par l'UNICEF et UNIFEM qui, un an plus tôt, ont réuni des femmes et des hommes du Sud de l'Asie pour débattre du problème de la violence envers les femmes et les filles et, surtout, chercher ensemble des solutions. (1)

Tandis que mon regard se pose à nouveau sur les femmes et les hommes du groupe, je m'aperçois que celui-ci m'est plus familier qu'étranger : des femmes qui prennent des risques énormes - et mettent parfois leur vie en danger - pour lutter contre la vague de violence contre les femmes et les filles. Des hommes qui commencent seulement à découvrir la possibilité d'exprimer leur opposition au patriarcat et de travailler aux côtés des femmes. Au cours de ce séminaire, j'ai été agréablement surpris par les réactions positives à une série d'idées que j'ai présentées sur la violence masculine : jusqu'alors, je ne savais en effet pas vraiment si elles s'appliquaient essentiellement aux réalités de l'Amérique du Nord et du Sud et de l'Europe - soit des cultures très européanisées - ou avaient une résonance plus large.

Voici donc l'essence de cette analyse.

Le pouvoir patriarcal : le premier « P »

Les actes individuels de violence commis par des hommes surviennent dans le cadre de ce que j'ai appelé « la triade de la violence masculine ». La violence des hommes envers les femmes n'est pas un fait isolé mais doit être reliée à la violence des hommes envers les autres hommes et à l'internalisation de la violence, autrement dit la violence tournée vers eux-mêmes. (2)

En effet, les sociétés dominées par les hommes ne reposent pas seulement sur une suprématie des hommes sur les femmes mais aussi de certains hommes sur les autres. La violence ou la menace de violence entre hommes est un mécanisme utilisé depuis l'enfance pour établir cette hiérarchie. Il en résulte notamment que les hommes « internalisent » la violence - ou peut-être les exigences de la société patriarcale encouragent-elles des instincts biologiques qui seraient sinon relativement latents ou atrophiés. Par conséquent, non seulement les garçons et les hommes apprennent à se servir sélectivement de la violence mais, comme nous le verrons plus loin, ils réorientent une gamme d'émotions vers de la colère, qui revêt parfois la forme d'une violence dirigée contre eux-mêmes, telle celle qui sous-tend par exemple les addictions et les comportements autodestructeurs.

Cette triade de la violence masculine - chaque forme de violence contribuant à créer les autres - naît dans un environnement propice marqué par la violence : l'organisation et les exigences des sociétés patriarcales ou dominées par les hommes.

Ce qui a donné à la violence son emprise sur la manière de gérer nos activités, ce qui nous l'a fait assimiler comme la norme *de facto* dans les relations humaines, c'est la manière dont elle a été intégrée dans nos idéologies et nos structures sociales. Pour le dire simplement, les groupes humains créent des formes d'organisation sociale et des idéologies qui se perpétuent d'elles-mêmes et expliquent, donnent un sens, justifient et réalimentent ces réalités inventées.

La violence est aussi un élément de ces idéologies et structures pour la simple raison qu'elle a apporté des bénéfices considérables à des groupes spécifiques : avant tout et surtout, la violence (ou du moins la menace de violence) a contribué à donner aux hommes (en tant que groupe) un large éventail de privilèges et de formes de pouvoir. Si les formes originelles de hiérarchie sociale et de pouvoir sont effectivement celles basées sur le sexe, alors elles ont servi depuis longtemps de modèle à toutes les formes structurées de pouvoir et de privilège dont jouissent certains en raison de leur classe sociale ou de la couleur de leur peau, leur âge, leur religion, leur orientation sexuelle ou leurs capacités physiques. Dans un tel contexte, la violence réelle ou sous forme de menace devient un moyen de perpétuer la moisson de privilèges et l'exercice du pouvoir. C'est à la fois un résultat et un moyen d'atteindre un objectif.

Le sentiment du privilège dû : le deuxième « P »

Un homme qui commet un acte de violence peut ne pas relier la perception de cet acte à une volonté de préserver son pouvoir. Sa perception consciente n'est pas la clé dans ce cas. Par contre, comme les féministes l'ont souligné à maintes reprises dans leur analyse, cette violence est souvent le produit logique du sentiment de cet homme d'avoir légitimement droit à certains privilèges. Quand un homme bat sa femme parce que le dîner n'est pas servi à l'heure, ce n'est pas seulement pour s'assurer qu'elle ne sera désormais plus en retard : c'est aussi l'expression du droit à être servi dont il estime jouir. Autre exemple, quand un homme agresse une femme à un rendez-vous amoureux, il se justifie par son sentiment d'avoir droit au plaisir physique même si ce plaisir est totalement unilatéral. Autrement dit, comme l'ont épinglé de nombreuses femmes, ce n'est pas la répartition inégale du pouvoir qui conduit à la violence mais bien un sentiment conscient ou souvent inconscient de privilège dû.

Le troisième « P » : la permission

Peu importent les causes sociales et psychosociales complexes de la violence des hommes, celle-ci ne se perpétuerait pas s'il n'existait pas une permission explicite ou tacite dans les habitudes sociales, les codes légaux, l'application des lois et certains enseignements religieux. Dans beaucoup de pays, les lois sanctionnant la maltraitance des femmes ou les agressions sexuelles envers les femmes sont laxistes ou inexistantes ; dans beaucoup d'autres, elles ne sont guère appliquées ; dans d'autres enfin, elles sont absurdes, comme les lois en

vertu desquelles une plainte pour viol ne donnera lieu à des poursuites que s'il y a plusieurs témoins masculins et qui stipulent que le témoignage de la femme n'est pas pris en compte.

Par ailleurs, les actes violents des hommes et les agressions violentes (en l'espèce généralement envers d'autres hommes) sont glorifiés dans le sport et au cinéma, dans la littérature et la guerre. Non contente d'être tolérée, la violence est valorisée et récompensée. Les racines historiques profondes des sociétés patriarcales remontent à l'usage de la violence comme principal moyen de résoudre les conflits et les différends, que ce soit entre individus, entre groupes d'hommes ou, plus tard, entre nations.

Cette permission me revient souvent à l'esprit lorsque j'entends un homme ou une femme raconter qu'il n'a pas appelé la police alors qu'il entendait qu'une femme ou un enfant se faisait battre dans son voisinage sous prétexte qu'il s'agit d'une affaire d'ordre « privé ». Pouvez-vous imaginer une personne assistant au cambriolage d'un magasin et refusant d'appeler la police parce qu'elle estime que c'est une affaire privée entre le voleur et le propriétaire du magasin ?

Le quatrième « P » : le paradoxe du pouvoir des hommes

Toutefois, selon moi, ces arguments n'expliquent pas en soi le caractère généralisé de la violence des hommes ni les liens entre la violence des hommes envers les femmes et les nombreuses formes de violence entre hommes. Nous devons nous pencher maintenant sur les paradoxes du pouvoir des hommes ou ce que j'ai appelé le « vécu contradictoire du pouvoir par les hommes ». (3)

Les mêmes moyens par lesquels les hommes ont édifié notre pouvoir social et individuel sont, paradoxalement, une source de grande peur, d'isolement et de douleur pour les hommes eux-mêmes. Si le pouvoir est construit comme un moyen de domination et de contrôle, si être capable d'agir de manière « puissante » oblige à se blinder et à imposer une distance craintive aux autres, si le monde même du pouvoir et des privilèges nous éloigne du monde des soins et de l'éducation des enfants, alors nous créons des hommes dont l'expérience personnelle du pouvoir est traversée de tensions et de problèmes.

Cela s'explique notamment par le fait que les attentes internalisées vis-à-vis de la masculinité sont elles-mêmes impossibles à satisfaire ou à atteindre. Ce problème certes inhérent au patriarcat est d'autant plus marqué à une époque et dans des cultures qui ont aboli les frontières rigides entre les genres. Les impératifs de la masculinité (opposés aux simples certitudes de la masculinité biologique), qu'il s'agisse de succès physiques, de réussites financières, ou du rejet d'une gamme d'émotions et de besoins, semblent exiger une attention et un travail constants, en particulier pour les jeunes hommes.

L'insécurité personnelle due à une incapacité à réussir le « test » de virilité ou, simplement, à la crainte d'un tel échec suffit à projeter beaucoup d'hommes, jeunes en particulier, dans une spirale de crainte, d'isolement, de colère, d'autopunition, de haine de soi et d'agression.

Dans un tel contexte émotionnel, la violence devient un *mécanisme compensatoire*. C'est une façon de rétablir l'équilibre masculin, d'asséner à soi-même et aux autres les preuves de sa masculinité. Cette expression de violence va souvent de pair avec le choix d'une cible physiquement plus faible ou plus vulnérable, qui peut être un enfant ou une femme, ou encore des groupes sociaux comme les homosexuels, une minorité religieuse ou sociale, ou les immigrés, soit autant de catégories qui semblent représenter un dérivatif d'autant plus facile à l'insécurité et à la colère des hommes qu'elles ne sont pas protégées suffisamment par la loi. (Ce mécanisme compensatoire ressort clairement, par exemple, du fait que la plupart des « ratonnades anti-gays » sont commises par des groupes de jeunes hommes à une période de leur vie où ils craignent le plus de ne pas réussir à s'affirmer en tant qu'hommes.)

Ce qui autorise la violence comme mécanisme compensatoire individuel est l'acceptation généralisée de la violence comme moyen de résoudre les différends et d'affirmer son pouvoir et son contrôle. Ce qui la rend possible est le pouvoir et les privilèges dont les hommes ont joui, des privilèges inscrits dans les croyances, les coutumes, les structures sociales et la loi.

Dans ses innombrables avatars, la violence des hommes est donc le résultat à la fois du pouvoir des hommes, de leur sentiment de privilège dû, de la permission de certaines formes de violence et de la crainte (parfois fondée) de ne pas détenir le pouvoir.

Mais ce n'est pas tout.

Le cinquième « P » : l'armure psychique (mentale) de la virilité

La violence des hommes est aussi le résultat d'une structure de personnalité généralement basée sur une distance émotionnelle avec les autres. Comme moi-même et beaucoup d'autres l'avons suggéré, les structures mentales de la virilité se créent au tout début de l'éducation des enfants, dans un cadre souvent caractérisé par l'absence des pères et des hommes adultes - ou, du moins, par une distance émotionnelle de la part des hommes. De ce fait, la virilité est codifiée par l'absence et se construit au niveau de l'imaginaire. Cependant, même dans les cultures patriarcales où les pères sont plus présents, la masculinité est codifiée comme un rejet de la mère et de la féminité, à savoir un rejet des qualités associées aux soins et à l'affection. Comme nombre de psychanalystes féminines l'ont souligné, cela crée des barrières rigides autour de l'égo ou, pour employer une métaphore, une armure solide.

Ce processus complexe et particulier de développement psychologique entraîne une capacité d'empathie (ressentir ce que les autres éprouvent) amoindrie et une incapacité à percevoir les besoins et les sentiments des autres comme forcément liés à ses propres besoins et sentiments. Exercer de la violence envers autrui devient alors possible. Combien de fois n'entendons-nous pas un homme dire qu'il « n'a pas vraiment fait mal » à la femme qu'il a frappée ? Bien sûr il se cherche des excuses, mais une partie du problème provient aussi du fait qu'il ne ressent peut-être vraiment pas la douleur qu'il cause. Et combien de fois n'avons-nous pas entendu un homme prétendre « qu'elle avait envie de sexe » ?

A nouveau, il est sans doute en train de chercher une excuse mais cette affirmation peut aussi être le reflet de sa moindre capacité à lire et comprendre les sentiments d'autrui.

La masculinité comme cocotte-minute psychique : le sixième « P »

Une large part de nos formes dominantes de masculinité se fonde sur l'internalisation d'une gamme d'émotions et leur redirection sous forme de colère. Il ne s'agit pas simplement du fait que le langage émotionnel des hommes est souvent atténué ni du fait que nos antennes émotionnelles et notre capacité d'empathie sont quelque peu atrophiées mais toute une gamme d'émotions naturelles ont été décrétées nulles et non avenues. Même si cela repose sur une spécificité culturelle, d'une manière assez générale, les garçons apprennent tout petits à réprimer leurs sentiments de peur et de douleur. Sur les terrains de sport, nous leur apprenons à ignorer la douleur. A la maison, nous leur disons de ne pas pleurer et de se conduire en hommes. Certaines cultures glorifient le stoïcisme viril. (J'aimerais rappeler que les garçons apprennent ce genre de choses pour leur survie, d'où l'importance de ne pas reprocher individuellement au garçon ou à l'homme les origines de ses comportements actuels même si, en même temps, nous le jugeons responsable de ses actes.)

Bien entendu, en tant qu'humains, nous vivons malgré tout des événements qui entraînent une réaction émotionnelle. Mais les mécanismes habituels de réaction émotionnelle, qui vont du ressenti de l'émotion à l'expression des sentiments, sont court-circuités à divers degrés chez beaucoup d'hommes. Or à nouveau, pour beaucoup d'hommes, l'émotion qui a été d'une certaine manière validée est la colère. En conséquence, toute une gamme d'émotions se retrouve canalisée sous forme de colère. Même si cette redirection n'est pas l'apanage des hommes (et ne concerne pas tous les hommes), pour certains hommes, réagir par la violence à la peur, la peine, l'insécurité, la douleur, au rejet ou à la dépréciation est un comportement habituel.

Ce qui précède s'applique particulièrement au sentiment d'impuissance. En effet, ce sentiment ne fait qu'intensifier les insécurités masculines : si la virilité est une question de pouvoir et de contrôle, l'impuissance signifie que l'on n'est pas un homme. Une nouvelle fois, la violence devient un moyen de démontrer le contraire à soi-même et aux autres.

Le septième « P » : les expériences du passé

A cela viennent s'ajouter des expériences encore plus terribles pour certains hommes. Beaucoup trop d'hommes de par le monde ont grandi en voyant leur mère se faire battre par leur père. Ils ont grandi dans des milieux où les comportements violents envers les femmes auxquels ils assistaient étaient la norme, faisaient partie de la vie. Chez certains, cela a entraîné un véritable dégoût de la violence alors que chez d'autres, cela a conduit à des réactions apprises. Très souvent, les deux aspects sont réunis : les hommes « qui usent de violence envers les femmes ressentent fréquemment un profond dégoût vis-à-vis d'eux-mêmes et de leur comportement.

Toutefois, le terme « réactions apprises » est presque trop simpliste. Des études

ont effectivement révélé que les garçons et les filles qui grandissent dans un cadre violent sont beaucoup plus enclins à se montrer violents eux-mêmes. Cette violence peut être une manière d'attirer l'attention, un mécanisme d'adaptation ou une façon d'externaliser des sentiments impossibles à supporter. Ces schémas comportementaux se perpétuent après l'enfance : la plupart des hommes qui suivent des programmes pour hommes violents ont soit été les témoins de la maltraitance de leur mère soit ont été eux-mêmes victimes de maltraitance.

Le passé de beaucoup d'hommes comporte donc aussi un vécu personnel de violence. Dans de nombreuses cultures, alors que les garçons risquent deux fois moins d'être victimes d'abus sexuels que les filles, ils risquent deux fois plus de subir des maltraitements physiques. Une nouvelle fois, ce vécu ne conduit pas partout au même résultat et, de même, ces résultats ne sont pas l'unique apanage des garçons. Mais dans certains cas, ces expériences personnelles inculquent des schémas profonds de confusion et de frustration, selon lesquels les garçons ont appris qu'il était possible de frapper une personne que l'on aime et que seules les explosions de colère offraient un exutoire valable aux profonds sentiments de douleur.

Enfin, il reste toute la sphère de la violence anodine entre garçons qui, pour les garçons, n'est pas anodine du tout. Dans beaucoup de cultures, les bagarres, persécutions et rudoiments font partie du lot quotidien des garçons. Pour certains, accepter et internaliser la violence comme norme comportementale est une simple question de survie.

Mettre fin à la violence

Cette analyse, même présentée sous une forme aussi condensée, suggère que lutter contre la violence des hommes demande une réponse structurée qui inclut les axes de travail suivants :

- Lutter contre les structures du pouvoir et des privilèges des hommes et les démanteler, et mettre un terme à la tolérance culturelle et sociale envers les actes de violence. Si c'est à ce niveau que la violence prend sa source, nous ne pourrions pas y mettre fin sans l'appui des femmes et des hommes au féminisme et aux réformes et transformations sociales, politiques, légales et culturelles requises.
- Redéfinir la masculinité ou démonter réellement les structures mentales et sociales du genre qui entraînent avec elles ces dangers. Le paradoxe du patriarcat est la douleur, la colère, la frustration, l'isolement et la peur dont souffre la moitié de notre espèce à laquelle un pouvoir et des privilèges relatifs sont pourtant accordés. Nous ignorons tout cela à notre propre péril. Pour toucher efficacement les hommes, ce travail doit être fondé sur la compassion, l'amour et le respect, combinés à un rejet catégorique des normes masculines négatives et de leurs résultats destructeurs. Les hommes proféministes qui se chargent de ce travail doivent parler aux autres hommes comme à des frères, pas comme à des extraterrestres moins éclairés ou moins valables que nous.

- Organiser la refonte de la structure de notre société selon les genres et encourager les hommes à y participer en coopération avec les femmes, notamment en ce qui concerne les traditions et les relations qui président à l'éducation des enfants. Pour ce faire, il convient de mettre davantage l'accent sur l'importance des hommes dans les soins et l'attention prodigués aux enfants, et leur pleine participation à leur éducation selon des schémas positifs dénués de violence.
- Travailler avec les hommes violents selon une méthode qui à la fois conteste leurs certitudes et privilèges patriarcaux et s'adresse à eux avec respect et compassion. Il n'est pas nécessaire d'éprouver de la sympathie pour leurs actes pour faire montre d'empathie envers eux et pour se sentir horrifié par les facteurs qui ont conduit un petit garçon à devenir un homme qui se comporte parfois de manière horrible. Grâce à ce respect, ces hommes ont la possibilité de se sentir réellement interpellés et d'interpeller les autres. A défaut, les tentatives de discussion auront pour seul effet d'alimenter leur propre sentiment d'insécurité en tant qu'hommes pour qui la violence a toujours constitué la compensation traditionnelle.
- Expliquer les activités de sensibilisation telles la White Ribbon Campaign (Campagne du Ruban blanc), qui demande aux hommes et aux garçons de participer à la lutte contre toutes les formes de violence et d'inviter les autres hommes à faire de même. (4) Il s'agit d'un défi positif qui propose aux hommes de parler avec amour et compassion au nom des femmes, des garçons, des filles et des autres hommes.

Toronto, Canada
Octobre 1999

(1) Ce séminaire était organisé par Save the Children (UK). Les frais de voyage ont été supportés par Development Services International, Canada. Les débats du séminaire de Katmandou 1998 figurent dans l'ouvrage de Ruth Finney Hayward *Breaking the Earthenware Jar* (qui sortira en 2000). Ruth est l'auteur de l'initiative des rencontres de Katmandou.

(2) Michael Kaufman, "The Construction of Masculinity and the Triad of Men's Violence," in M. Kaufman, éd. *Beyond Patriarchy: Essays by Men on Pleasure, Power and Change*, Toronto: Oxford University Press, 1985. Réimprimé en anglais par Laura L. O'Toole et Jessica R. Schiffman, *Gender Violence* (New York: NY University Press, 1997) et cité par Michael S. Kimmel et Michael A. Messner, *Men's Lives* (New York: Macmillan, 1997) ; en allemand dans la collection BauSteineMänner, *Kritische Männerforschung* (Berlin: Arument Verlag, 1996) ; et en espagnol dans l'ouvrage *Hombres: Poder, Placer, y Cambio* (Santo Domingo: CIPAF, 1989).

(3) Michael Kaufman, *Cracking the Armour: Power, Pain and the Lives of Men* (Toronto: Viking Canada, 1993 et Penguin, 1994) et "Men, Feminism, and Men's Contradictory Experiences of Power," dans Harry Brod and Michael Kaufman, éd., *Theorizing Masculinities*, (Thousand Oaks, CA: Sage Publications, 1994), traduit en espagnol sous le titre de "Los hombres, el feminismo y las experiencias contradictorias del poder entre los hombres," par Luz G. Arango et

al. éd., *Genero e identidad. Ensayos sobre lo femenino y lo masculino*, (Bogota: Tercer Mundo, 1995) et en version revue sous le titre "Las experiencias contradictorias del poder entre los hombres" par Teresa Valdes et Jose Olavarria, éd., *Masculinidad/es. Poder y crisis*, Ediciones de las Mujeres No. 23. (Santiago: Isis International et FLACSO-Chile, juin 1997).

(4) White Ribbon Campaign (Campagne du Ruban blanc), 365 Bloor St. East, Suite 203, Toronto, Canada M4W 3L4 1-416-920-6684 Fax : 1-416-920-1678 www.whiteribbon.com

Je tiens à remercier les personnes avec lesquelles j'ai discuté de certaines idées de ce texte : Jean Bernard, Ruth Finney Hayward, Dale Hurst, Michael Kimmel, mes collègues de la White Ribbon Campaign (Campagne du Ruban blanc), et une participante de la manifestation Woman's World `99 à Tromsø, en Norvège, qui ne m'a pas révélé son nom mais qui, au cours d'une discussion sur une précédente version de cet article, a suggéré l'importance de mettre explicitement l'accent sur la « permission » comme l'un des « P ». Une version antérieure de cet article a été publiée dans un numéro spécial du magazine de l'International Association for Studies of Men, v. 6, n° 2 (juin 1999) www.ifi.uio.no/~eivindr/iasom).

© Michael Kaufman, 1999

Traduction et diffusion sous format imprimé ou électronique interdites sans autorisation, mk@michaelkaufman.com